

soit la valeur de ses idées !) Mais, en revanche, on a admiré sa somptuosité, sa profondeur.

De mon côté, ce que j'aime le plus en elle, c'est cette sorte de gaieté traînante qui jette comme des lumières mourantes sur les faces qu'elle veut montrer mates et sombres — pourtant dans tout leur sourire enchanteur, quoique mystérieux et faisant songer à une reproduction de la *Joconde*, tendue, au crépuscule, dans une salle enveloppée par le premier pan de la tunique nocturne.

Seulement, elle me vexa par ses images et ses symboles, qui, à force d'être abondants, sortent du cadre poétique, et ne font que ridiculiser le sujet.

Je crois bien qu'il n'y a pas beaucoup de gens, parmi mes compatriotes, pour priser cette pointe fantaisiste — nous ne croirons jamais qu'elle fût sérieuse ! — qui sifflottait sans scrupule :

On dirait que vous êtes des frères-jumeaux,
Vous deux !

et il s'agissait d'un jeune homme et de sa canne ! — Décidément, c'est trop fort !

Mais, en fin de compte, les qualités de cette école l'emportent sur ses défauts, et je suis porté à conclure que, malgré tout, elle avait un réel mérite qui aurait duré plus, si elle avait su concilier, comme il le faut à Madagascar, la forme et l'idée — je veux dire : l'image et le sens, et la raison et la rime.

Notons en terminant qu'elle était aussi la première à remettre en honneur le vers blanc, délaissé je crois pour toujours à la faveur de la voix musicale des assonances.

Hélas ! si l'effort de la première école avait connu l'échec par son manque de musique, celui de la seconde disparaissait rapidement par son absence d'émotion !

La vie a de ces revers, et il ne faut pas trop pleurnicher là-dessus ! Du reste, qu'est-ce qu'un essai humain, sinon des suites contradictoires et pleines de déceptions ? On croit faire ceci, mais on est vite déçu de ne se voir autre que de cela ! Et ce fut bien le cas du romantisme malgache !

Encore, par surcroît de conscience, j'hésite beaucoup en introduisant ici ce mot : *romantisme* ! C'est qu'il diffère beaucoup, tant par son idéal que par son abondance, à ce qui fût tel à la fin du grand XIX^{me} siècle français. Mais le manque de vocabulaire nécessaire et, surtout, l'horreur de créer un nouveau mot en *isme*, m'y obligent !

En traçant ces lignes, je viens de relire les violentes polémiques qu'avaient entamées le chef d'école en 1914 — polémiques qui duraient un an, et attirèrent l'attention du tout Tananarive malgache, mais qui finissaient, comme fini l'étreinte d'un cauchemar, par la défaite du provocateur.

A vrai dire pourtant, j'ai pour lui quelque estime et des grâces à lui rendre, surtout pour son courage — à lui

qui loucha sa plume, en d'admirables vers, hélas ! froids — « Epée et Force ! » etc.

Cet innovateur avait, en quelque sorte, plus de chance que son prédécesseur, par le fait même qu'il fit plus de disciples que celui-ci.

Surtout, en fait de postérité, il est fort certain que l'autre en aura plus.

L'an 1915 eut l'honneur de voir naître des talents nouveaux, très indépendants les uns des autres. C'était la première phase de cette renaissance que nous ravit bientôt l'affaire de la V. V. S. et que seulement la présente année nous rend — en partie.

Parmi ces étoiles naissantes et disséminées, il y avait vraiment des astres. L'école parnassienne commençait à fleurir sous le souffle libéral de Rainizanabolona, à côté du magnificisme qui formait son bâton par les soins du grand artiste, Ratsimiseta.

Respirer de nouveau ce qui s'épanchait ces jours-là, me transporte et m'enivre. La cadence commençante avec, pourtant, une visible gêne, du premier enchantait, tandis que les préludes du second faisaient espérer.

Et ce ne fut pas vain ! La floraison de l'un et de l'autre semble vivante et éternelle, comme l'épanouissement d'une aube polaire !

J'écoute toujours, sans que les charmes que j'ai ressentis en les entendant en 1915 perdent de leur fraîcheur ni de leur saveur, les poèmes que voici, qui sont de Rainizanabolona :

O cascade de larmes,
Tu as été cruelle !

Ah ! je sens toujours cette âpre tristesse qui habille de mélancolie et de deuil le cœur le plus insensible ! Ailleurs, sous une autre signature, le grand élégiaque reprend ce thème sur la mort, et s'écrie :

Un soir silencieux,

(Que j'avais réservé pour visiter,
La tombe où est l'aimée.
Le jour (était) pâle en (plein) jour
J' (étais un) brin d'homme seul !

Mais assez de cette atmosphère de langueur morbide et de douleur tenace ! — qu'on voie maintenant l'autre ciel où vole poète : amoureux, « sans que jamais fléchisse, son cœur envoûté » il charge l'oiseau bleu de dire à celle qui l'a ensorcelé de «... rire, Pour marque « de » joie », ou *De se pencher, Presque capricieuse !*

Et je rencontre toujours la même tendresse enclose dans ce que j'ai cité là, dans la plupart de ses poèmes.

Il est vrai, certes, que quelques-uns de ces derniers sont affreusement laids, surtout quand ils embrassent la partie descriptive, mais cela suffirait-il pour taxer cette œuvre labo-